

et pourtant je vous avais promis de ne venir que lorsque je vous aurais vengée ! non, il n'est pas mort, et pourtant mon amour et votre honneur me faisaient un devoir de le tuer ! non, il n'est pas mort, Alice !—Vous m'avez chargé du soin de réparer votre offense, j'ai accepté, et cependant votre offense n'est point réparée ! vous m'aviez cru un homme ; vous m'aviez confié une mission, et cette mission je ne l'ai pas accomplie ; vous m'avez pensé digne de vous, j'en suis indigne.

—Comment cela ? murmura Alice.

—Aussi, continua Enrich, je suis venu pour vous rendre la parole que vous m'aviez donnée. Je ne puis être votre époux, mademoiselle, et je ne le serai point !—Dieu pourtant sait si je vous aime, et si je donnerais ma vie pour vous, mais les événements ont fait de moi un lâche, et vous ne devez pas être la femme d'un lâche ; maintenant, adieu, Alice, vous ne me verrez plus ; adieu.

Il marcha vers la porte, et l'ouvrit : mais la jeune fille, se plaçant entre la porte et lui, l'arrêta avec force.

—Vous ne partirez pas, dit-elle : vous ne partirez pas.

Enrich surpris demeura immobile.

—Non, vous ne partirez pas, reprit Alice ; et que m'importe, à présent que je vous ai retrouvé, la vengeance que vous deviez tirer du comte de Morand ?—ce n'est pas lui que j'aime, c'est vous ;—et puisque Dieu n'a pas voulu que vous vous rencontrassiez avec lui, c'est que Dieu a exaucé ma prière ; oh ! n'est-ce pas que tu ne partiras point, mon Enrich ? et que me fait mon honneur, puisque tu crois à mon innocence, à ma pureté, comme je crois à ton courage ? Oh ! oui, j'y crois, continua-t-elle, oui j'y crois, car l'homme que j'aime comme je t'aime ne peut être un lâche.—Tu es revenu de ce duel sans qu'il ait eu lieu, parce que des circonstances, ou plutôt parce que la volonté et la clémence du ciel l'ont voulu ! Toi un lâche, oh ! non, car tu m'aimes, et l'homme qui aime n'est jamais un lâche. S'il n'avait point de courage, son amour lui en donnerait.—Mais tu n'as pas besoin de cela, mon Enrich, toi si bon, toi si aimant, toi qui voulais mourir pour moi !—mais tu resteras, n'est-ce pas ?

—Je le tuerai ! s'écria Enrich.

—Non, je te le défends.

—Et moi, je te répète que je le tuerai : il était trop faible pour se mesurer avec moi sur le terrain, et par loyauté j'ai consenti à ce qu'il ne se battît pas ; mais j'égaliserai notre faiblesse ; il n'est pas assez fort pour se battre avec moi, eh bien ! je me ferai aussi débile afin que ce duel ait lieu ;—oui, je retirerai de mes veines tout ce sang que j'ai de trop ; s'il est blessé, je me blesserai moi-même, et demain, demain, je me présenterai devant lui, faible comme lui, avec un appareil sanglant sur ma blessure comme lui encore, et je lui dirai : Nous pouvons bien nous battre maintenant, n'est-ce pas ? Eh bien ! battons-nous donc !

—Oh ! je savais bien que tu n'étais pas un lâche, interrompit Alice en l'embrassant avec délire ; oui, je le savais bien.

Enrich la regardait avec orgueil ; et cependant le ressentiment se peignait sur tout son visage.

—Je te comprends, dit la jeune fille d'une voix

caressante ; oui, mais je ne le veux pas ; non, tu ne te battras pas, jure-moi de ne pas te battre.

Enrich garda le silence.

—Mais si tu mourrais, je mourrais aussi, mon ami, mon amant ; laissons cet homme, Dieu nous vengera de lui.

—Oh ! non pas, murmura Enrich.

—M'aimes-tu, Enrich ? eh bien ! oublions cette fatale aventure,—et soyons heureux : demain nous partirons, demain nous retournerons dans notre pays, dans cette Allemagne où nous avons vécu si longtemps, où je suis née, où tu m'as connue, où tu m'as aimée, où nous retrouverons ta mère.

Mais neuf heures sonnèrent, et il fallut songer à se séparer, pour ne plus se revoir que le lendemain.

Alice, voluptueusement appuyée sur le bras d'Enrich, le reconduisit jusqu'à la petite porte du jardin ; A demain, lui dit-elle avec une apparente tranquillité.

—A demain, répondit il un peu ému.

Elle ouvrit la porte, et Enrich allait sortir. Alice le retint.

—Surtout, lui dit-elle à voix basse, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis ; vous ne vous battrez point, n'est-ce pas ?

—Je tiendrai ma promesse, dit Enrich.

Ils se séparèrent bientôt.

Et en entrant dans son appartement, Alice se disait :—Mon Dieu, s'il allait se battre !

Et en traversant rapidement la campagne qui se prolongeait indéfiniment devant lui, Enrich pensait :

—Comte de Morand, tout n'est pas fini entre nous ; non, car ce duel retardé n'est que partie remise.

XXXII.

En rentrant chez lui, Enrich fut surpris de trouver une lettre ; dès qu'il fut dans sa chambre il l'ouvrit, et lut :

« Monsieur,

« Demain, à dix heures du matin, un homme sûr viendra vous prendre chez vous ; soyez sans inquiétude et sans soupçon, suivez-le où il vous conduira ; je ne tarderai pas à vous joindre, et vous ferai sur l'heure satisfaction de l'outrage qu'a reçu mademoiselle Warner.

« Adieu jusque-là, monsieur.

« ARTHUR DE MORAND. »

Enrich relut plusieurs fois cette lettre, et son visage brilla de joie ; il fit quelques pas dans sa chambre.

— Enfin, murmura-t-il, le ciel est las de me persécuter ; demain il me placera donc une épée ou bien un pistolet dans la main, devant l'homme qui a insulté celle qui doit être ma femme ! Ah ! le ciel soit loué !

Il alla se rasseoir, et bientôt à cet éclair de joie succéda une réflexion pénible ; il songea à Alice qui, s'il mourait, demeurerait seule, et il souhaita de vivre ; — ensuite il songea à sa pauvre mère laissée en Allemagne, et qui chaque jour depuis son départ